

The background of the cover is a detailed oil painting. It depicts a man and a woman in a rural landscape. The man, on the left, is sitting on the grass, leaning against the base of a large tree. He is wearing a white long-sleeved shirt, a dark vest, and brown boots. He has a beard and is looking towards the viewer. The woman, on the right, is standing and leaning against the trunk of the same large tree. She is wearing a long orange top and a long pink skirt. She has brown hair and is looking off to the side. The tree is very large with thick branches and green leaves. In the background, there is a blue body of water, a green shoreline, and a blue sky with some clouds.

LOUISE CARON

Au pied du GRAND CHÊNE

1. Méfiance et intolérance

roman

LES ÉDITIONS JCL 

Au pied du
GRAND CHÊNE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Au pied du grand chêne / Louise Caron

Nom : Caron, Louise, 1958- , auteure

Caron, Louise, 1958- | Méfiance et intolérance

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Méfiance et intolérance

Identifiants : Canadiana 20190040068 | ISBN 9782898040580 (vol. 1)

Classification : LCC PS8605.A763 A9 2020 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

LOUISE CARON

Au pied du
GRAND CHÊNE

1. Méfiance et intolérance

LES ÉDITIONS JCL 

*À mes chers parents dont l'histoire personnelle
est source d'inspiration*

À ma petite-fille Adélaïde

Mai 1756

Elle sortit précipitamment de la maison, pieds nus, sous l'ondée qui venait de crever le ciel, serrant bien fort contre sa poitrine les documents que le notaire lui avait demandé de recopier et de lui rapporter sans faute. Le mois de mai tirait à sa fin et on sentait depuis une semaine un réchauffement du fond de l'air, annonciateur des beaux jours. Des arbres, au jeune feuillage vert tendre, émanaient des odeurs de renouveau et d'espérance. Comme à l'accoutumée, Marie-Angélique foula la terre battue à grandes enjambées, les pieds touchant à peine le sol, prête à s'envoler telle de la dentelle au vent. L'esprit imperméable à cette pluie drue et tiède qui ruisselait sur elle, mouillant ses vêtements, elle fonçait tête baissée comme pour narguer le temps qui n'avancait pas assez vite, tentant d'avaler du même coup l'espace trop grand autour d'elle. Elle dépassa la boutique de son ami sans s'arrêter, ne se doutant pas qu'il la guettait par la fenêtre. Lorsqu'il la vit passer, il ouvrit la porte et l'appela. Sans détourner la tête, elle agita la main derrière son dos, un geste d'impatience lui signifiant qu'elle n'avait pas le temps de lui parler. Il courut à sa suite et, plus rapide, la doubla afin de lui barrer la route, les bras en croix. N'ayant pas relevé la

tête, la jeune fille buta contre son ami qui referma ses bras sur elle pour freiner son élan et l'empêcher de s'écrouler dans la boue.

— Laisse-moi, Nicolas, je suis pressée ! Tu vas abîmer les documents du notaire ! lui lança-t-elle, à la fois irritée qu'il ait interrompu sa course et gênée de cette familiarité subite qui ne passerait pas inaperçue.

Marie-Angélique se méfiait des commères qui surveillaient ses moindres gestes pour se moquer d'elle ensuite derrière les volets clos de leur chaumière.

— Pardonne-moi, Marie-Angélique, lui répondit Nicolas en desserrant son étreinte. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour t'arrêter. Mais, dis-moi, t'en allais-tu pieds nus chez le notaire ?

Brusquement ramenée à la réalité, tout en regardant ses pieds nus et boueux, elle s'exclama :

— Ma foi, j'ai dû oublier de mettre mes sabots dans ma hâte de rapporter les papiers au notaire.

Nicolas éclata de rire.

— Attends-moi dans ma boutique pour te mettre à l'abri de la pluie. Ton bonnet est déjà trempé. Je cours chez toi chercher ta cape et tes sabots.

— Non. Je te remercie, Nicolas, ne te donne pas cette peine. Le notaire m'attend.

— Et tu penses te présenter ainsi chez lui ?

— Pourquoi pas ? lui répliqua-t-elle d'un air buté.

Elle put voir de l'amusement dans les yeux de son cher ami. Depuis qu'elle le connaissait, sa solitude lui pesait moins. Chaque soir, elle remerciait Dieu d'avoir mis sur sa route ce gentil garçon, toujours prévenant, qui lui faisait tant de bien. Elle voulut poursuivre son chemin, mais Nicolas lui retint le bras.

— Marie-Angélique, écoute-moi.

Il l'attira contre lui et lui entoura l'épaule de son bras. Étonnée et mal à l'aise, elle tenta de se dégager, mais Nicolas la retint.

— Marie-Angélique, cesse de te presser pour une fois et écoute ce que j'ai à te dire.

Doucement, il releva le menton de la jeune fille avec son index afin qu'elle le regarde dans les yeux.

— Ma chère amie, j'y songe depuis des semaines, tellement que je n'en dors plus. Veux-tu m'épouser ?

Abasourdie, elle battit des paupières plusieurs fois, certaine d'avoir mal entendu, serrant toujours contre elle les précieux documents. Nicolas répéta sa question :

— Veux-tu m'épouser ?

Il lui saisit la main et la plaça sur son cœur.

— Ma vie n'a aucun sens sans toi !

Elle percevait l'émotion de son ami sous sa main, toujours emprisonnée dans la sienne. Il la gardait sur sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait à une cadence accélérée comme s'il était à bout de souffle. Il lui avait sans doute coûté beaucoup de courage pour faire sa demande, et quel sentiment étrange que de découvrir, soudainement, la puissance d'une main sur un autre être humain, pensa-t-elle, sentant d'une manière confuse qu'elle détenait sous sa paume la clé de son destin, le pouvoir de faire battre un cœur plus fort que son propre cœur. Quant à lui, il se doutait qu'il ne pourrait plus revenir à la charge s'il ne tenait pas son bout maintenant. Il connaissait bien la nature un peu sauvage de son amie et il espérait lui faire entendre raison. Leurs fréquentations platoniques, qui duraient depuis deux ans environ, n'étaient pas officielles parce qu'ils se voyaient à l'insu et à l'abri de la communauté – croyaient-ils ingénument –, le plus souvent au bord du fleuve, quand ils pouvaient se libérer de leurs tâches respectives. Aimant la lecture, ils se retrouvaient là pour discuter de leurs découvertes ou partager les quelques livres qu'ils possédaient et qu'ils relisaient sans se lasser, au point d'en connaître des passages par cœur. Fêré de poésie, il lui avait fait connaître des auteurs qu'il aimait et lui récitait leurs poèmes. Elle l'écoutait religieusement, bercée par le son de sa voix chaude et rassurante. Cependant, discrète et secrète, elle se confiait avec réticence, même s'il avait bien tenté, à quelques reprises, d'en savoir plus sur ses sentiments à son égard. Elle lui avait plu dès leur première rencontre, alors qu'il passait à pied près de l'endroit où elle s'arrêtait régulièrement, à l'ombre d'un grand chêne, pour rêvasser au bord du fleuve et fuir les remontrances de sa mère. Âgée

de dix-huit ans à l'époque, elle ressemblait à un petit animal farouche et sans défense. Lui venait de perdre son père et se retrouvait seul au monde. Sa famille avait quitté la France dix ans plus tôt et s'était établie à Québec. Sa mère, qui était tombée gravement malade pendant la traversée, s'était éteinte quelques semaines après leur arrivée en Nouvelle-France. Son petit frère, alors âgé de six ans, était décédé à son tour, un an plus tard, au cours d'une épidémie de typhus. Son père, qui avait travaillé dans le négoce du cuir à La Rochelle, incapable de poursuivre cette activité à Québec, s'était tout naturellement tourné vers le métier de cordonnier dont il avait appris les rudiments pendant son apprentissage dans le commerce familial. Il s'était associé à un maître cordonnier de la ville pour parfaire ses connaissances puis à un maître sellier. Lorsqu'il avait eu vent que l'on cherchait un homme de son état au bourg de Sainte-Anne-de-Pointcarré, il avait décidé de venir s'y installer avec son fils. Aux côtés de son père, Nicolas avait appris le métier et, au décès de celui-ci, repris la clientèle. À présent, il estimait qu'il gagnait assez bien sa vie pour fonder une famille, même s'il n'avait que vingt-deux ans. Après mûre réflexion, il avait résolu de demander Marie-Angélique en mariage, la seule femme qui lui convenait.

Sur le pas de la porte de sa boutique, enhardi par sa demande, Nicolas avoua ses sentiments :

— La solitude me pèse et il me tarde de la partager avec toi, qui me comprends si bien. Je connais aussi ta solitude. Pourquoi donc ne pas unir nos destinées ? Je veux t'offrir un

foyer où tu te sentiras en sécurité et libre. À son décès, mon père m'a laissé un petit héritage qui nous assurera un certain confort les jours où je manquerai de travail. Qu'en dis-tu ?

Intimidée, Marie-Angélique baissa les yeux, serrant encore contre sa poitrine les documents maintenant froissés du notaire. Elle ne savait que répondre à son ami, car il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pût avoir un penchant pour lui.

— Attends, Nicolas, tu n'as que faire d'une femme comme moi, chétive et maladroite, qui n'entend rien aux travaux domestiques.

— C'est bien le cadet de mes soucis. Je t'aime telle que tu es, si c'est ce qui t'inquiète. Je t'encouragerai même à continuer de travailler pour le notaire. Qui sait, peut-être seras-tu la première femme notaire de Nouvelle-France, lui répondit-il en lui faisant un clin d'œil.

Généralement économe de ses paroles, Marie-Angélique, incrédule, le fixa longuement, le front plissé, l'air sérieux. Plusieurs secondes s'écoulèrent ainsi pendant que chacun soutenait le regard de l'autre, lui en attente d'une réponse et elle réfléchissant à la décision à prendre. La pluie avait cessé et de timides rayons de soleil transperçaient les nuages gris, dessinant un immense pied de vent dans le ciel. Nicolas décela un miroitement dans les yeux verts si souvent tristes de la jeune fille qui s'embuèrent dès après. Il regretta alors de l'avoir brusquée et de n'avoir pas su choisir le bon moment. Pris de remords, il voulut s'excuser, mais elle ne lui en laissa pas

le temps. Elle se hissa sur la pointe des pieds et scella ses lèvres sur les siennes. Transporté de joie, il l'enlaça tendrement, l'étouffant presque. C'en était trop pour elle. Trop d'émotions d'un seul coup. Elle éclata en sanglots, se dégagea de son étreinte et s'enfuit en courant, affolée par l'émoi qui l'assailait. L'espace qu'elle occupait sur terre avait toujours été trop vaste pour elle. Elle s'y perdait, étrangère à tout ce qui l'entourait. Parfois, elle suffoquait, se voyait aspirée par cette vastitude inconnue. Nicolas, son ami qui, patiemment, avait gagné sa confiance, avec qui elle chantait et riait, Nicolas, ce garçon généreux qui avait réussi à l'ancrer au quai de la vie alors qu'elle dérivait sans gouvernail depuis tant d'années dans un océan d'incompréhension, Nicolas, son âme sœur, la désirait, elle, comme épouse. Mais elle, que voulait-elle ? Elle tentait de calmer les battements effrénés de son cœur, incapable de répondre à la question qu'elle ne s'était jamais posée.

Nicolas resta pantois. Devait-il la rejoindre ou laisser faire le temps ? Et si elle ne voulait plus lui parler ? Et s'il s'était trompé ? Tant d'interrogations surgissaient dans sa tête alors qu'il avait cru, bien naïvement, que tout se passerait en toute simplicité. Cependant, alors qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui, il la vit ralentir et revenir sur ses pas.

— D'accord, Nicolas Delavoye, je t'accepte pour époux ! lui cria-t-elle.

Elle pivota sur elle-même, lui fit signe de la suivre et remonta la rue en direction de l'étude du notaire Duquet. Le jeune homme hocha la tête et sourit. Sa petite Angélique, qui lui

plaisait tant, ne cesserait jamais de l'étonner. Il se dépêcha donc de dénicher dans le grenier de sa maison une paire de souliers convenables ayant appartenu à sa mère – son père, malgré son chagrin, avait conservé des effets de sa femme –, alla seller son cheval, puis partit à pied à la suite de sa douce amie, en tenant sa monture par la bride.

Elle l'attendit devant la maison du notaire, le cœur et la tête dans un état de fièvre intense où se mêlaient des sentiments contradictoires. Que venait-elle d'accepter au juste ? s'interrogeait-elle. Pour une fille comme elle, que l'on surnommait méchamment « l'étrange fille du forgeron », la perspective d'un mariage avait toujours été exclue. Sa propre mère ne se gênait d'ailleurs pas pour lui seriner, depuis ses douze ans, qu'elle ne réussirait jamais à faire d'elle une ménagère exemplaire. « Vilaine fille ! Je t'enverrai chez les bonnes sœurs si tu persistes à te comporter comme une sans cervelle ! Jamais un homme ne voudra de toi ! » lui disait-elle à cœur de jour. Ces paroles crues résonnaient en elle telle une litanie répétée inlassablement. De sa main libre, Marie-Angélique sécha ses larmes avec le coin de son tablier. La tête baissée, honteuse de ses épanchements, elle n'osait entrer chez le notaire dans cet état. Aussi, l'arrivée de Nicolas lui fut un réconfort dès qu'elle entendit le claquement des sabots de son cheval.

— Tiens, mets donc ces souliers, lui dit-il, en lui montrant les chaussures. Tu ne peux pas entrer chez M^e Duquet pieds nus, tout de même !

— Tu as raison, lui répondit-elle.

Elle leva alors la tête, révélant avec gêne sa pauvre figure rougie par l'émotion et les larmes.

— Elles sont jolies, ces chaussures, dit-elle en tendant la liasse de papiers à Nicolas pour pouvoir les enfiler.

— Je t'en prie, elles sont à toi maintenant. Elles appartenaient à ma mère. Mon père les avait confectionnées pour elle.

Regrettant d'être la source de son chagrin, il voulut réparer ce qu'il interprétait à présent comme une gaucherie.

— Je ne te force pas, Marie-Angélique, à m'épouser. Si tu n'éprouves rien pour moi, faisons comme si je ne t'avais rien demandé.

La porte de la maison s'ouvrit soudain, le grincement des gonds faisant tressaillir les deux jeunes gens. Dans l'entrebâillement de la porte, M^e Duquet s'esclaffa en apercevant leurs mines contrites.

— Eh bien ! Eh bien ! De la belle visite que voilà ! Il me semblait que j'avais entendu ta voix, Marie-Angélique. Je t'attendais un peu plus tôt. Veux-tu bien me dire pourquoi tes jolis yeux verts ont viré au rouge ?

— Pardonnez-nous, maître, intervint Nicolas en levant son chapeau pour saluer le notaire.

Il lui remit en même temps les feuilles de papier qu'il tenait toujours à la main. Le juriste fronça les sourcils en remarquant l'aspect déplorable du premier feuillet, froissé et mouillé par

la pluie qui avait fait couler l'encre des caractères méticuleusement recopiés par la jeune fille. Homme jovial d'ordinaire, il ne se démonta pas pour autant, prêt à faire fi de la maladresse. Il connaissait bien Marie-Angélique et appréciait le service qu'elle lui rendait aimablement et avec talent. Peu d'habitants du village étaient instruits et possédaient une écriture aussi gracieuse que la sienne.

— Je la recopierai, si vous voulez...

Mais le notaire l'interrompit aussitôt :

— Oublions cela pour l'instant. Dis-moi plutôt qui t'a fait de la peine. Est-ce ce beau galant qui te presse trop de ses ardeurs ?

— Non, non, ce n'est rien de cela..., répondit sa jeune assistante avec quelque hésitation. Il s'agit plutôt de...

Rouge d'embarras, Marie-Angélique ne termina pas sa phrase. À quoi bon tenter de lui expliquer ce qu'elle-même n'arrivait pas à s'expliquer ? Elle allait se marier et ne comprenait pas encore la portée de sa décision. Son cœur débordait de peine et de bonheur à la fois. Le vent nouveau, promesse d'indépendance, qui soufflait sur sa vie jusque-là triste et sans avenir, la pousserait dans quelle direction ? Elle ne pouvait encore répondre à cette question, mais elle entrevoyait un avenir meilleur.

— Bon ! Je n'insiste pas. Tu n'as pas à me raconter ta vie, car je sais combien tu es secrète.

Puis, regardant Nicolas, il lui demanda dans un grand éclat de rire :

— Et toi, qu'est-ce que tu attends pour demander en mariage cette ravissante demoiselle ? Tu lui tournes autour depuis deux ans, tout le bourg a vu ton manège malgré toutes tes précautions. Ha ! ha ! ha ! Il serait peut-être temps que tu te cases, tu ne trouves pas ? Ton père n'étant plus là, il te faut une femme et des enfants pour remplir ta maison de joie et de rires. Tu ne peux pas vivre comme un vieux garçon, à ton âge !

Les sourires complices que les deux jeunes gens échangeaient ne trompèrent pas la clairvoyance du notaire. Ils demeurèrent muets cependant, et le notaire ne réussit pas à les faire s'épancher, malgré ses sous-entendus. Marie-Angélique se sentait encore trop bouleversée pour confier son secret à cet homme affable qu'elle aimait beaucoup et qui l'avait prise sous son aile quand il s'était rendu compte de ses talents de copiste. Or, dans un petit village comme le leur, les nouvelles se répandaient vite et elle se méfiait plus que tout des cancans. Nicolas détourna la conversation en invitant sa promise à l'accompagner chez le frère de celle-ci. Tout en l'interrogeant des yeux, elle dissimula sa stupeur et ne broncha pas. Ils prirent donc congé du notaire qui hocha la tête en les observant s'éloigner, côte à côte, la main droite de Nicolas frôlant celle de Marie-Angélique tandis que de sa main gauche il tenait la bride de son cheval ; il devina que deux âmes esseulées venaient de s'unir.

À la sortie du village, jugeant qu'ils s'étaient suffisamment éloignés des risques de commérages, Nicolas rompit le silence entre eux en lui caressant doucement la joue.

— J'ai le cœur brisé d'être la cause de ton chagrin. Me pardonneras-tu ?

— C'est trop de bonheur en même temps, Nicolas. Et puis, je ne sais pas ce que signifie aimer. Je sais que je suis bien avec toi, mais est-ce suffisant pour toi ? Comment fait-on pour savoir si on aime quelqu'un ?

— Ne te casse pas la tête, Marie-Angélique. Contente-toi de ressentir. Je n'ai pas d'expérience en la chose, mais je peux te poser ces questions : par exemple, dans les jours qui te séparent de nos rendez-vous, comment te sens-tu ? Est-ce que ta hâte de me voir grandit à mesure qu'ils se rapprochent ? Est-ce que cette hâte est devenue plus fébrile au cours des derniers temps ? Je ne te demande pas de me répondre, seulement d'y réfléchir pour voir clair en toi. Je ne peux pas sonder ton cœur à ta place. Cependant, en ce qui me concerne, oui, j'attends avec impatience nos rendez-vous. Mon cœur palpite dès que je pense à toi. Je ne vis que pour te voir. Tu habites mes pensées de jour comme de nuit.

Elle lui prit les mains en souriant.

— Tu m'apprendras à aimer, à t'aimer, parce que je ne sais pas. Mon cœur t'appartient. Et je pense que tu le sais depuis longtemps.

En guise de réponse, il la souleva pour l'asseoir en amazone sur la monture, prit place derrière elle et l'entoura de ses bras afin de pouvoir tenir les rênes. Puis, avec un claquement de langue, il incita son cheval à avancer. Il tira un peu sur les rênes pour accélérer le pas, car il lui tardait d'arriver chez son futur beau-frère. L'argent qu'il lui avait prêté, puisé dans l'héritage de son père, il en aurait besoin pour ses noces et pour offrir à sa jeune épouse une calèche à deux roues. Il comptait aussi lui apprendre à seller le cheval et à le monter pour qu'elle soit autonome et ne dépende pas toujours de lui. Ayant vécu la plus grande partie de sa vie en Nouvelle-France seul avec son père, il ne connaissait pas grand-chose aux femmes, mais il estimait que l'épouse devait être l'égale de son mari. Il déposa un baiser dans le cou tendre de sa cavalière et la serra un peu plus fort contre lui. Elle ferma les yeux, goûtant ces doux instants d'un bonheur simple et nouveau que Nicolas était prêt à lui offrir.

Au rythme du trot tranquille du cheval, chacun réfléchissait à la décision sérieuse qu'ils venaient de prendre et qui engagerait le cours de leur vie. Pour Marie-Angélique, cette décision était aussi inattendue que surprenante. Elle n'avait jamais envisagé une vie à deux avec qui que ce soit. Nicolas était son seul ami. Certes, elle aimait sa compagnie, mais pouvait-elle affirmer qu'elle en était amoureuse ? Elle croyait que l'homme et la femme étaient faits pour vivre ensemble et fonder une famille, mais elle manquait de modèles où l'amour primait. Ses propres parents, s'aimaient-ils ? Plusieurs fois, il lui avait raconté que son père avait failli mourir de chagrin à la mort de sa femme, mais que la présence de ses deux

filz l'avait empêché de s'enfoncer dans la douleur. Était-ce cela, l'amour ? Elle leva la tête vers lui et sourit. Son regard taquin l'enveloppa tout entière, et elle se colla contre lui pour se laisser envahir par la chaleur de son corps qui se communiquait au sien. Elle sentait dans son dos les battements réguliers de son cœur, son assurance tranquille, la force de ses bras. Saurait-il faire taire ses inquiétudes, ses peurs, entretenir la petite flamme vacillante de son âme sensible ? Une paix intérieure s'installa en elle, faisant taire toutes ses interrogations et aplanissant les rides précoces de son front. Elle comprit dès lors qu'elle avait pris la bonne décision, que Nicolas voulait son bien et désirait la rendre heureuse. Les muscles tendus de son corps, toujours en état d'alerte, se relâchèrent : elle allait faire confiance à la vie et au bonheur qui s'offrait à elle. Sensible aux états d'âme de sa mie, il resserra son étreinte. Il la protégerait, elle le savait.

Ils avaient quitté l'étude du notaire depuis une quinzaine de minutes déjà. Le soleil brillait maintenant dans un ciel dégagé de nuages. Nicolas y vit un présage et se mit à siffler l'air de *M'en revenant de la jolie Rochelle*, ce qui amusa beaucoup Marie-Angélique. Elle se mit à chanter de sa belle voix douce et juste, et Nicolas se rappela que c'était cette voix qui l'avait d'abord captivé la première fois qu'il avait rencontré la jeune fille, au bord du fleuve. Il avait entendu un chant, de loin, et s'était approché pour voir à qui appartenait la voix.

Antoine Chagnon aperçut le joyeux équipage alors qu'il terminait sa journée de labour dans le champ devant sa maison. Il ne reconnut pas immédiatement sa cadette qui venait rarement lui rendre visite. Lorsque le cheval fut à sa

hauteur, Marie-Angélique tendit la main à son frère pour qu'il l'aide à en descendre. Sarcastique, il l'accueillit assez froidement :

— Je ne pensais pas que tu pouvais te tenir droite sur un cheval, se moqua-t-il en grimaçant. D'habitude, tu dois t'y prendre à deux fois avant de réussir à monter dans la charrette de notre père !

Marie-Angélique, habituée à ce genre de taquineries de la part de son frère, resta de glace, contrairement à Nicolas, qui fulminait intérieurement. Il détestait les moqueries méchantes, par surcroît lorsqu'elles étaient adressées à celle qu'il aimait. Elle lui fit signe de ne pas répliquer et salua son frère avec toute la gentillesse dont elle était capable, bien qu'une larme discrète perlât au coin de son œil. Nicolas sauta de son cheval et posa ses mains sur les épaules de son aimée qu'il dépassait d'une tête. À la vue de la scène, Antoine, un sourire narquois sur les lèvres, demanda à brûle-pourpoint :

— Ne me dis pas, Delavoye, que tu t'es entiché de ma sœur ? Je me suis toujours demandé quelle sorte d'homme s'intéresserait à elle ! Aux dires de ma mère, elle fera le malheur de l'homme qui s'aventurera à l'épouser puisqu'elle n'a aucun talent pour tenir maison. Elle ne sait pas cuisiner ni même coudre !

Tâchant de retenir sa colère, Nicolas lui répondit poliment mais durement, serrant inconsciemment un peu plus fort les épaules de Marie-Angélique :



Vallée laurentienne, 1756

Au cœur du bourg de Sainte-Anne-de-Pointcarré, l'univers étouffant de Marie-Angélique Chagnon est sur le point de changer pour le mieux : Nicolas Delavoye la demande en mariage. Déterminé à s'établir avec elle et à fonder une famille, il accepte même d'abjurer sa foi afin de plaire au père de sa bien-aimée.

Les obstacles éclipseés, le couple convole en justes noces et aspire à une vie paisible. Mais la quiétude tant souhaitée est éphémère, car de lourds secrets du passé obligent Nicolas à regagner sa terre natale pour plusieurs mois. Marie-Angélique doit alors affronter les médisances des villageois qui voient d'un mauvais œil l'absence inexpiquée de son mari. Malgré le temps et la distance, elle est convaincue que leur amour surmontera toutes les épreuves.

Or, le printemps suivant, son époux ne rentre pas seul, ce qui ranime les ouï-dire risquant de briser le fragile bonheur de leur foyer. La méfiance et l'intolérance des autres auront-elles raison du destin des jeunes mariés ?

*Inspirée par ses nombreux voyages et par
l'histoire qui a façonné les racines du Québec,
Louise Caron nous offre un premier roman
poignant, empreint d'émotion.*

